

RÉDACTION
ET
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT
Un an 6 mois 3 mois
Suisse Fr. 20 10 50 5 50
Union postale..... » 36 18 50 9 50

Prix du numéro : 40 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VÖGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Nyon, Châtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Maur, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 2 octobre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

On trouvera aux dépêches le testament de M. Boulanger. Il est étonnant et juge définitivement l'homme. Phraseur jusque dans la mort, ce général Werther affirme « qu'il n'a rien eu à se reprocher dans toute sa vie, qu'il a fait son devoir, rien que son devoir ! » Comme si ce mot ne devait pas étrangler un homme dont la seule excuse est d'avoir totalement manqué de conscience et de sens moral.

Il en appelle à l'histoire ! Il recommande au parti, « auquel il a donné son nom, » de continuer la lutte. Pour qui et pour quoi ? Il crie : vive la France ! et vive la République ! « avant d'entrer dans le néant. »

Il aurait juré d'étouffer dans les cœurs le seul sentiment auquel il pût prétendre, la pitié, qu'il ne parlerait pas autrement.

La presse allemande de toute nuance mène une ardente campagne contre l'emprunt russe que, sur le désir de la chancellerie impériale, on peut souscrire à Berlin comme dans les autres capitales de l'Europe. Les financiers juifs sont les maîtres de tous les journaux allemands, ou à peu près. Ils veulent mal de mort au gouvernement du tsar et le combattent sur le terrain où ils sont le plus puissants. Le rapprochement de la Russie et de la France leur sert de prétexte pour faire accroire aux capitalistes allemands que souscrire en ce moment à l'emprunt russe serait manquer de patriotisme. Ce serait fournir l'argent qui doit servir à faire la guerre à l'Allemagne.

Pour étayer leur polémique, les feuilles juives remplissent leurs colonnes d'informations sur les armements russes. La *Gazette de Cologne* se distingue dans ce genre : elle indique avec force détails et numéros de régiments les concentrations opérées à la frontière autrichienne et prétend qu'on transporte en Pologne les troupes jusqu'ici destinées à garnir les provinces limitrophes des Turcs, soit en Europe, soit en Asie.

Ces racontars ont été tant de fois mis en circulation, qu'ils ne valent pas un démenti. Le discours du chancelier Caprivi a montré ce qu'il faut penser de ces fautes alarmes.

Il n'est pas impossible que cette campagne aboutisse auprès des capitalistes allemands. Mais ce n'est pas sur les marchés des places de Berlin ou de Cologne que le ministre des finances russe compte pour souscrire son emprunt (1).

Le résultat des élections primaires dans le grand-duché de Bade marque pour les nationaux-libéraux un échec plus sensible qu'on ne s'y attendait généralement. Le suffrage à deux degrés a suivi le courant inattendu l'année dernière par le suffrage direct lors du renouvellement du parlement impérial.

La deuxième chambre badoise est formée, comme nous l'avons dit, de 63 membres. Elle comptait jusqu'ici 46 nationaux-libéraux, soit une majorité de plus des deux tiers, — 13 catholiques, 3 démocrates et 1 conservateur. Le nombre des députés soumis à réélection est de 32, dont 28 nationaux-libéraux, 3 catholiques et 1 démocrate. D'après le recensement des *Wahlmänner* nommés le 23 septembre, cette série va désormais comprendre 13 nationaux-

(1) Voir aux dépêches.

FEUILLETON DE LA GAZETTE

AUX PETITES SŒURS

par RENÉ BAZIN

Le lendemain, avant le jour, elle était au travail. Elle se hâtait si fiévreusement que jamais elle n'avait travaillé de la sorte. En moins de temps qu'on ne lui en avait accordé, les 12 chaînes purent être livrées et payées.

Désirée, en rapportant l'argent, dit à l'aïeule :

— Grand-mère, si tu voulais bien, j'irais demain à Jeanne Jugan.

— Demain, petite, c'est bien tôt. Il n'y a pas dix jours que tu ne les as vus !

— Grand-mère, j'ai fini l'ouvrage, laisse-moi aller ?

— L'aïeule répondit après un moment :

— Je vois bien que tu ne te plains plus ici, ma petite. Je suis trop vieille, et tu es trop jeune. Je le savais bien quand ton père est parti. Va donc comme il te plaira.

Et ni l'une ni l'autre ne causèrent plus de cette absence du lendemain.

Désirée tâcha d'être douce et prévenante. Elle aida la grand-mère à se déshabiller, et, assise près de la table, prétextant un ouvrage de couture à terminer, elle attendit.

Lorsque l'aïeule fut endormie, la jeune fille s'habilla, jeta une pèlerine sur ses épaules, sortit de la chambre avec précaution et, traversant le pré, fut bientôt sur la route qui menait vers la ville. Elle hâtait le pas, un peu inquiète d'être seule à cette heure tardive. Quelques ouvriers qui la croisaient, la regardaient étonnés. Elle avait peur des renforcements obscurs des cours. A chaque moment, il lui semblait qu'on la suivait. Et cependant la pensée ne lui venait pas de retourner en arrière. Son projet lui donnait

libéraux, 11 catholiques, 5 démocrates, 2 socialistes et 1 conservateur. De sorte que la Chambre, dans son entier, aura 31 nationaux-libéraux, 21 catholiques, 7 démocrates et progressistes, 2 socialistes et 2 conservateurs. Le régime au pouvoir depuis trente ans n'a donc plus, dans la chambre élective, qu'une majorité précaire de une ou deux voix, et cela à condition que les députés conservateurs lui donnent leurs suffrages.

La défaite essuyée par le gouvernement badois est d'autant plus sensible que le grand-duché était indirectement intervenu par sa fameuse réponse à la lettre de félicitation des ministres. On annonce la retraite probable de M. le Dr Turban, le chef du cabinet. Elle serait officiellement motivée par le grand âge de cet homme d'Etat. Les journaux officieux démentent, il est vrai, la nouvelle, qui n'en fait pas moins son chemin dans la presse allemande.

C'est, comme on le prévoyait, le parti catholique, qui gagne la plus grande partie du terrain perdu par les nationaux-libéraux. Mais les succès du parti démocrate n'en sont pas moins à noter. Plusieurs villes, Constance entre autres, ont été conquises par lui, tandis que Mannheim passait d'un bond au socialisme. Le midi de l'Allemagne était, il y a une trentaine d'années, presque gagné pour les opinions avancées ; les événements de 1870, la création de l'empire, l'exaltation du sentiment national avaient fait monter au zénith l'étoile des partis attachés à la fortune du prince de Bismarck et à l'unification sous l'égide de la Prusse. Il semble qu'une réaction se produise aujourd'hui.

De nouveaux méfaits des Kurdes remettent sur le tapis la question d'Arménie. Plusieurs journaux s'en occupent pour adjuver les puissances signataires du traité de Berlin d'exiger l'exécution de la clause garantissant des réformes aux chrétiens de l'Asie-Mineure. Il y a là cinq millions d'hommes qui, au mépris des promesses répétées du sultan, sont livrés pieds et poings liés aux exactions de brigands musulmans. Il n'y a pour eux ni protection ni justice. On l'a bien vu par le procès de Mussa bey, ce chef Kurde en même temps fonctionnaire turc, qui, convaincu du meurtre de trois Arméniens, dont l'un avait été brûlé vif, a été accueilli à Constantinople comme un hôte d'honneur et solennellement acquitté.

Qui tendra la main aux chrétiens persécutés ? La *Gazette de Francfort* invite l'Angleterre à prendre l'initiative d'une démarche dans ce sens, montrant, pour l'y décider, les progrès menaçants de l'influence russe en Asie mineure. L'argument est en effet le seul qui pourrait tirer la Grande-Bretagne de sa torpeur. C'est vers les Russes qu'il faut l'espérer des Arméniens, s'ils n'obtiennent ni l'indépendance, — ce qui est beaucoup demander, — ni l'autonomie, sous la suzeraineté du sultan, avec un gouverneur chrétien et une gendarmerie sérieuse.

Le billet de banque fédéral.

V

Tandis que l'école socialiste de M. Joos et du Grütli veut une banque d'Etat, l'école de Zurich, dont le chef est M. Cramer-Frey, veut une banque centrale par actions à laquelle le monopole du billet de banque serait concédé, sous réserve du droit de rachat, et qui serait

courage et parfois la faisait sourire. Elle allait. Bientôt les rues devinrent plus éclairées. Des devantures de boutiques étincelèrent à droite et à gauche. Elle marcha plus tranquillement. Les passants la protégeaient de leur nombre. Enfin, elle s'arrêta devant la porte d'un grand magasin de nouveautés, qui projetait aux deux angles d'un boulevard la lumière de ses lampes électriques.

C'était là. Avec un peu d'hésitation, elle s'avancée, éblouie, les yeux à demi fermés. Il n'y avait pas beaucoup d'acheteurs dans le hall immense. Un employé vint à elle, et lui demanda de cet air fatigué qu'il prenait volontiers quand une fille est seule, pauvre et jolie :

— A quel rayon mademoiselle désire-t-elle que je la conduise ? soieries, dentelles, trousseaux, layettes ?

Quel rayon ? Jamais Désirée n'était entrée dans un grand magasin.

— Oui, répéta-t-il, que demandez-vous ?

Alors son secret lui échappa, et elle dit, non pas comme une réponse, mais se parlant à elle-même d'un ton de rêve et dans la vision d'une chose lointaine, étrangement douce :

— Je voudrais que ombre rose !

Elle n'eut que vingt pas à faire. On lui montra des ombrelles chères, d'abord, tendues en soie, frangées, montées sur des manches sculptées. Dans le nombre, il y en avait de roses. Mais Désirée n'avait pas beaucoup d'argent. Il fallut descendre jusqu'au plus bas prix. Enfin elle trouva ce qu'elle cherchait : une ombrelle d'étoffe commune, blanche par dessus, doublée à l'intérieur de mauve assez vif qui pouvait passer pour du rose. Le manche en était blanc et recourbé. Désirée l'acheta. Elle fit encore l'acquisition d'une paire de gants de fil à jour, d'un dessin léger, ayant remarqué que le dimanche de pauvres filles comme elle commençaient à ne plus vouloir sortir les mains nues.

Et par les rues elle se remit à marcher vers la banlieue de moins en moins éclairée et peuplée de

créée avec le concours et sous le contrôle de la Confédération.

La banque ainsi investie du monopole aura « pour tâche principale de servir en Suisse de « régulateur du marché de l'argent et de faciliter les opérations de paiement ». A Berne, on appelle cela la *Diskonto politik*. Ce mot prétentieux signifie que la banque centrale s'appliquera à prévenir les crises monétaires et à faciliter les transactions.

La régularisation du marché monétaire ne nous paraît pas pouvoir être pratiquée mieux par une banque unique que par des banques multiples, surtout pas dans un pays dont les besoins ne sont pas partout les mêmes. On nous cite la France, la Belgique, la Russie, pays très centralisés au point de vue politique et administratif comme au point de vue des affaires et on nous les donne comme des modèles à suivre. Il vaudrait mieux, semble-t-il, les chercher ailleurs, dans des pays dont les institutions politiques et les besoins commerciaux présentent avec les nôtres plus d'analogie. Pas un seul n'est entré dans la voie où on voudrait nous entraîner. L'Allemagne a la Banque de l'Empire, mais à côté d'elle plusieurs autres banques d'émission. Dans le Royaume-Uni, nous trouvons à côté de la Banque d'Angleterre les banques libres d'Ecosse. Et aux Etats-Unis, le principe de la liberté des banques est admis sans réserve. Pourquoi ce qui est bon dans ces grands pays commerçants ne serait-il pas bon chez nous. On ne nous l'a pas dit. Les délibérations de l'Assemblée fédérale ne donnent à cet égard aucun argument résolvant.

Quant à la *Diskonto politik*, le rapporteur de la minorité au Conseil des Etats, M. le député Raisin, en a fait la critique en termes qui n'ont pas été réfutés et qui méritent d'être rappelés :

« L'unification du taux de l'escompte, a dit M. Raisin, ne se justifie en aucune façon et n'est pas le moins du monde l'expression du besoin. »

D'une part, il serait injuste d'imposer à une place de commerce sur laquelle les capitaux sont abondants, un taux d'escompte plus élevé que ne le comporte la relation entre l'offre et la demande, tandis que, sur telle autre place, où la rareté des capitaux en fait augmenter le loyer, les détenteurs seraient dans l'obligation de renoncer à la juste rémunération à laquelle ils ont droit. D'autre part, dans la pratique, cette uniformité s'établirait dans la limite du possible : telle place, abondamment pourvue, offre tout naturellement ses capitaux disponibles là où l'escompte est plus élevé, à un taux inférieur au taux officiel et rétablit, de cette façon, l'équilibre. L'inverse se produit naturellement aussi, c'est-à-dire que les places où les capitaux se trouvent momentanément resserés et où l'escompte est élevé sollicitent les capitaux des places plus favorisées et où l'escompte est le plus bas, en leur offrant un taux supérieur à celui qui a cours chez elles.

Enfin, le taux de l'escompte est une indication pour le public ; il n'est obligatoire que pour l'établissement qui l'a fixé et encore dans une mesure qu'il fixe seul. Rien n'empêche des établissements et des particuliers de pratiquer, le cas échéant, pour l'escompte hors banque un taux différent du taux officiel.

Quant à la régularisation du marché monétaire, un établissement unique ne pourra, pas plus que les banques actuelles, arrêter ou

passants. Mais maintenant elle n'avait plus peur. Elle portait sous son bras l'ombrelle, roulée dans une gaine de papier gris. Elle n'aurait pas plus joyeusement emporté un trésor. Il s'agissait bien en effet d'un trésor, puisque c'était pour être plus belle, pour mieux gagner l'amour de ce jeune menuisier, qu'elle avait dépensé, sans en prévenir sa grand-mère, une grande partie de son gain de toute la semaine. Comme elle serait élégante demain, lorsque, midi sonnant, elle s'en irait vers Jeanne Jugan, vers le moulin qui peut-être aurait encore ouvert sa fenêtre ! Elle pensait à cela. La route du retour lui parut courte.

Elle entra dans les ténèbres. La grand-mère ne s'était pas réveillée... Tons les grillons du pré chantaient autour de la maison, sous les épis du foin haut.

VI

Le lendemain, dans l'après-midi, Désirée se rendit à l'hospice. En si peu de temps, comme tout avait poussé ! Les dahlias de la cour dépassaient d'un pied leur tuteur, des roses grimpaient, ouvertes toutes ensemble au soleil de juin, débordaient, à flots roses et jaunes, l'arête moussue des murs. En apercevant la visiteuse, son ancienne maîtresse, le coq de Barbarie, qui jouissait, vu sa petite taille, du droit de libre parcours, sortit de l'abri d'un fusain, et suivit la jeune fille, comme si elle eût eu encore du menu grain dans son tablier.

Désirée, qui était de bonne humeur, se détourna vers lui, et demanda :

— Petit, sais-tu où est le père Le Bolloche ?

Il répondit un tel kiriki, d'un ton si drôle et si décidé, qu'elle ne put s'empêcher de rire.

— Sorti ! reprit-elle, que chantes-tu là ? Il est tout au plus dans le verger, n'est-ce pas, ma sœur ?

— Ma foi, mademoiselle, dit la religieuse qui passait, je ne sais trop de ce temps-ci, tous nos petits bonhommes sont en l'air.

Le soleil vivifiait, en effet, les pensionnaires de Jeanne Jugan. A l'exception de quelques-uns, trop

diminuer la sortie du numéraire que l'on voudrait empêcher. La banque, comme tous les commerces, procède par échanges ; s'ils sortent de Suisse cent francs en or ou en argent, ils sont dans la règle remplacés par une valeur égale en marchandises ou en créances actives que le pays avait intérêt à recevoir puisqu'il a consenti à l'échange.

Si les capitaux disponibles trouvent à l'étranger un emploi plus rémunérateur, c'est qu'ils ne sont pas demandés en Suisse ; ils ne s'exportent que faute d'emploi et parce que les besoins locaux sont pourvus ; s'il en était autrement, par le simple fait de la demande, le taux de l'escompte s'élèverait naturellement.

Quant à la stabilité du taux de l'escompte, elle tient aux circonstances spéciales dans lesquelles se trouve un pays. Tandis que la France maintient à Paris le taux de l'escompte à 3 pour cent depuis 1889, l'Angleterre, dans le même espace de temps, a dû, pour éviter des crises monétaires, changer son taux dix fois au moins. — La Suisse ne peut être comparée à aucun de ces deux pays : tributaire de l'étranger pour les produits alimentaires et les matières premières et secondaires indispensables à son industrie, elle a des différences à payer. Ces différences absorbent et au-delà le numéraire importé par l'industrie des hôtels, la seule qui apporte au pays un afflux d'or et d'argent. Les banques sont obligées de faire venir le reste...

La *Diskonto politik* que l'on prétend inaugurer sera donc beaucoup plus une politique de mécomptes qu'une politique d'escompte. La disposition du nouvel article constitutionnel disant que la banque investie du monopole aura pour tâche principale de servir de régulateur du marché de l'argent et de faciliter les opérations de paiement est une disposition périlleuse. Nous contestons absolument l'efficacité des ukases que la banque unique rendrait en matière d'escompte.

Dans le même ordre d'idées, un autre député de la minorité, M. Soldati, a démontré au Conseil des Etats, par les chiffres mêmes des tableaux mensuels dressés par l'inspecteur fédéral des banques, qu'à un taux d'escompte élevé ne correspond pas toujours une augmentation du numéraire disponible. C'est le plus souvent, en fait, le phénomène contraire qui se produit. Pourquoi ? Parce que la matière est dominée par le bilan commercial entre la Suisse et l'étranger contre lequel l'escompte ne peut lutter efficacement.

L'argent, disait M. Soldati, ne viendra qu'à la condition que le bilan commercial international ne présente pas un déficit à notre désavantage, parce que, s'il en est ainsi, vous aurez beau élever le taux de l'escompte, jamais vous n'arriverez à faire entrer l'argent. Il est facile d'en trouver la preuve dans ce fait qu'il y a deux ou trois ans au moins que le taux de notre escompte est en moyenne de 1 à 1 1/2 pour cent au-dessus de celui de la Banque de France, où l'or abonde à un tel point qu'il est l'instrument presque habituel de la circulation, tandis que chez nous il fait défaut. Pourquoi donc l'or français n'est-il pas venu chez nous ? Parce que nous sommes débiteurs envers la France et que cette condition de notre bilan commercial détermine une prime du change qu'il eût fallu supprimer pour attirer l'argent.

D'autres facteurs encore peuvent neutraliser et annihiler l'action de la *Diskonto politik* de

fanés pour reverdir, qui les aurait reconnus ? Ils râlèrent, les allées, s'arrêtaient des massifs, se promenaient d'une allure double de celle d'hiver. Plusieurs faisaient des dessins sur le sable avec leurs béquilles. Il y en avait un qui cueillait des cerises, à califourchon sur une branche.

Tous portaient une veste claire, faite en chiffons de couil par des mains qui ne laissent rien perdre. Jour de trêve, illusion que répand sur les souffrances humaines la grande lumière douce.

Désirée interrogea celui qui cueillait des cerises.

— Tu demandes le sergent, ma jolie fille ?

— Mais oui, le père Le Bolloche.

— A faucher dans le pré.

— Vous dites ?

— Je dis qu'il est à faucher dans le pré. Même il commande l'escouade. C'est qu'il est rudement jeune, lui !

Et, galamment, le bonhomme se laissa glisser à terre pour conduire la fille d'Honoré Le Bolloche.

— Tu ne sais pas la route, dit-il sérieusement, et nous autres, vois-tu bien, nous ne sommes pas à l'heure ici ; on a toujours le temps de faire l'ouvrage.

Il remonta la pente, prit à droite de l'hospice, et, par une barrière qui coupait le mur d'enceinte, pénétrèrent dans un pré long et tournant autour de l'enclos. Ce pré formait comme une couronne, comme un anneau vert ensermant le domaine des sœurs, et confinait, par une haie vive, au tertre du menuisier.

Arrivée là, Désirée vit un spectacle nouveau. Huit vieux, armés de huit fanx, les manches de chemises retroussées, taillaient en ligne dans l'herbe haute. Au milieu, Le Bolloche, le plus grand de tous, sa jambe de bois en avant, travaillait comme un jeune homme. C'était merveille de voir l'ampleur de l'entaille circulaire qui se creusait devant lui, à chaque coup de sa fanx. Il ne s'arrêtait pas, comme faisaient les autres, qui, sous prétexte de redresser une brèche, tapotaient un petit quart-d'heure sur leur lame. Il était de corvée et prenait la chose au sérieux. Chef d'escouade,

M. Cramer-Frey. Nous ne pouvons à cet égard entrer ici dans plus de détails. Quoiqu'il en soit d'ailleurs, il est clair que si la banque centrale devait amener, contre vents et marée, les galions à débarquer chez nous, il faudrait qu'à conditions égales de crédit, elle élevât le taux de son escompte à un tel point qu'il en résulterait pour tout le pays un renchérissement considérable du loyer de l'argent. Est-ce pour arriver à ce résultat que nous nous donnerons tant de peine pour créer un monopole ?

Bien au contraire, il faudra former une ligue contre le renchérissement de l'argent comme on en a formé une contre le renchérissement de la vie. Que nous importe qu'il y ait un peu plus ou un peu moins d'or dans les coffres de la banque centrale si pour cela il faut vider les poches du commerce et de l'industrie et faire payer au contribuable les frais de l'expérience. Le taux de l'escompte, comme celui du change, est déterminé par une foule de faits économiques et commerciaux contre lesquels la fameuse *Diskonto politik* ne saurait prévaloir. Aussi longtemps que nous n'aurons pas modifié notre bilan commercial, ce qui au reste n'est pas en notre pouvoir, les choses resteront ce qu'elles sont, en dépit du monopole et de la banque.

Au surplus, sous le régime actuel, le commerce et l'industrie suisses n'ont cessé de se développer et la prospérité générale du pays de croître. On le voit en grande partie au régime de la liberté. S'il y a des perfectionnements à apporter à notre système de banques, ce que personne ne conteste, revisons la loi de 1881, comme le Conseil fédéral le proposait avant le fameux pétitionnement Joos, mais ne nous lançons pas imprudemment dans les utopies socialistes.

Le suicide de M. Boulanger.

Bruxelles, 1^{er} octobre.

On raconte dans l'entourage que le suicide n'a surprises personne.

Dès le commencement du mois d'août, aussitôt que la pierre eut recouvert le cercueil de Mme de Bonnemains, le général se rendit quotidiennement au cimetière d'Ixelles.

Il eut, à la première de ces visites, une crise de larmes qui dura près d'un quart d'heure ; il se jeta contre la pierre et, quand les sanglots eurent cessé, il saisit la lame de son couteau et grava dans le socle, sous ces mots :

MARGUERITE, A BIENTÔT.

Une couronne d'immortelles apportée une semaine auparavant portait déjà cette même inscription.

Sur le monument, l'épithète suivante se lisait entre les touffes de fleurs toujours renouvelées et toujours fraîches :

MARGUERITE

13 décembre 1855 — 15 juillet 1891.

A BIENTÔT.

C'était une obsession que cet air de revoir gravé et marqué partout comme une promesse suprême.

De jour en jour, le général se montra plus triste et plus abattu. Sa maigreur était devenue effrayante, sa barbe semblait inculte et ses yeux creusés le rendaient méconnaissable.

Hier matin, quand il fit atteler sa voiture et qu'il donna les ordres au cocher, on fut tout étonné de le voir aller au cimetière : pourquoi l'heure quotidienne était-elle changée ?

On s'effraya.

En proie à de grands pressentiments, M. Mouton, le secrétaire, aussitôt le départ de la voiture, entra dans le cabinet de travail et trouva sur le bureau des lettres non cachetées à l'adresse de plusieurs parents, de sa mère, de Mlle Grillich, sa cousine, et de quelques amis.

songez donc ! Il mettait de la vanité à paraître infatigable, à largement arrondir ses bras, à ne pas se laisser distraire surtout ; non, pas même quand une vieille sœur passait derrière la ligne des faucheurs, un pichet de cidre à la main, et disait :

— Allons, mes petits-bonhommes, ne travaillez pas trop, buvez un peu, il fait si chaud !

Désirée s'approcha. Il la regarda d'un air contrarié.

— Tu vois bien, dit-il, que j'ai de la besogne à abattre ! Va m'attendre là-bas. La fauche, mon enfant, c'est comme l'assiquage : ça ne s'interrompt pas !

Et, disant cela, il était superbe, la tête droite, la main appuyée sur sa faux relevée ; il se sentait admiré par les camarades, ruines plus effondrées que lui.

— Là-bas ! répéta-t-il.

Désirée gagna la place qu'indiquait le geste du bonhomme, un peu loin dans le pré, à côté de la haie.

Là elle s'assit dans l'herbe, non sans avoir observé en elle-même, que le moulin était proche, et qu'il ne vivait pas. La pensée du menuisier ne l'avait guère quittée. Elle l'avait occupé le long du chemin, à présent elle faisait battre son cœur, plus vite que de coutume, sous sa taille de couil à flots.

Et la pensée qui nous tient, vous le savez, nous pose et nous modèle à sa guise.

La jeune fille ne regardait pas la haie, sans doute, mais elle la surveillait du coin de ses yeux clairs errant sur la prairie. Elle attendait quelque chose qui devait venir de là. Elle se sentait toute voisine d'une heure grave et mystérieuse encore de sa vie. Pour un souffle d'air dans les ronces elle tressaillait. La coulée d'un mulot sur les feuilles mortes lui paraissait un pas qui s'approche. Parfois elle fermait les yeux pour se ressaisir elle-même, pour ne pas céder à je ne sais quel vertige qui la prenait. Elle avait envie de dire aux marguerites, — voyez ces idées folles qu'elle n'avait jamais eues ! — Ne me fixez pas ainsi, toutes ensemble, avec vos yeux d'or. Je suis une pauvre fille que vous ne regardez pas d'ordinaire. Il lui semblait que ces milliers de témoins observaient son air

Il n'y avait aucune lettre pour sa femme. M. Mouton prit connaissance de l'une de ces lettres, il y lut que le général se tuait « par désespoir sur la tombe de celle qu'il avait aimée par dessus tout. » Il courut aussitôt prévenir, dans la pièce voisine, M. Dutemps, un des proches parents du général, en séjour chez lui depuis une semaine, puis alla héler un fiacre dans la rue et vint jusqu'au cimetière d'Ixelles.

M. Dutemps se précipita aussi en toute hâte vers le cimetière. Ce dernier trouva même une voiture plus rapide que celle qui conduisait M. Mouton, et il arriva avant lui au cimetière.

Il était trop tard. Depuis deux minutes, le général s'était tué.

Ses yeux étaient immobiles, des larmes les mouillaient encore et ses lèvres avaient encore comme un tremblement de fièvre.

Les employés du cimetière ont raconté qu'ils avaient entendu le général parler à voix haute, se démenant et marchant devant la tombe.

Il jeta une brassée de fleurs sur la pierre qui recouvrait le cercueil, puis il se prosterna devant le monument, ôta son chapeau, et se tira dans la tempe un coup de revolver.

La mort fut instantanée. Au pied du tombeau le cadavre s'étendit et dans la main droite crispée on trouva le revolver; c'était le revolver d'ordonnance que le général avait conservé depuis son départ de l'armée.

M. Dutemps et M. Mouton relevèrent le corps, le transportèrent dans la voiture et remplirent aussitôt chez le commissaire de police d'Ixelles les formalités nécessaires avant le transfert à la maison de la rue Montoyer.

Ce transfert fut accompli une heure après.

Le général Boulanger, en quittant ce matin la rue Montoyer, très décidé au suicide, avait fait remettre à sa mère une lettre lui annonçant qu'il allait s'absenter pour vingt-quatre heures, peut-être plus : « Ne t'inquiète pas, ajoutait-il, ma chère mère, je vais à une fête et je suis ravi de cette occasion de détourner ainsi quelque peu le cours de mes douleurs. »

Mme Boulanger, dont l'âge est très avancé (elle a 87 ans), n'eut pas un seul instant d'inquiétude.

« Au moins qu'il s'amuse bien, rêvait-elle en riant, et qu'il revienne moins triste. »

A minuit, elle était encore dans les mêmes illusions. Elle ne sait pas que le cadavre de son fils repose dans la chambre à coucher.

On dit que la cérémonie religieuse des obsèques rencontrera quelques difficultés : le clergé belge refuse l'entrée à l'église pour les corps des suicidés.

Les obsèques auront lieu samedi. L'heure n'est pas encore fixée.

Paris, 1^{er} octobre.

On lit dans le *Figaro* :

Il y a une femme en deuil (un deuil qui remonte à plusieurs années déjà) vers laquelle se tourneront, attendris et respectueux, tous les regards. C'est la femme du général. Flagellée dans son orgueil de femme, d'épouse, de mère, elle s'est enfoncée dans la retraite, à Versailles, avec sa fille aînée, écartée du monde, fuyant les bruits et les méchancetés de la foule, calme, digne, sainte, détournant toutes les avances par la prière.

Son dernier acte a été un acte de pardon.

Peu de temps après la mort de Mme de Bonnemain, elle a écrit en effet au général pour lui dire qu'elle oubliait tout et que, s'il le voulait bien, elle accourait auprès de lui et partagerait avec lui son exil.

La lettre est restée sans réponse.

Ce qu'en disent les journaux.

LES DERNIERS FIDÈLES.

De M. Henri Rochefort, dans l'*Intransigeant* :

Si quelque chose pouvait combattre ma profonde douleur, c'est l'excès de colère où me jette le souvenir des ignominies déversées sur notre cher et digne ami par les titres crapuleux qui ont fait de la France leur proie et leur victime.

Annihilé se tua, vaincu au moins par un Scipion; c'est sous les coups des juifs allemands, des voleurs et des routiers que Boulanger succomba. Tous les lâches s'étaient coulés pour l'appeler « le général La Venette » et le « brave concussionnaire ». Ce concussionnaire avait emporté du ministère juste la somme suffisante pour s'acheter un revolver, et ce « général La Venette » est allé volontairement au devant de la mort, abreuvé de dégoûts, abandonné même par les siens, insulté dans des publications ignobles par plusieurs de ceux qu'il avait sauvés de la misère et aussi de la faillite. Il meurt sur la tombe de la femme qui lui avait sacrifié sa vie.

Cet homme qui tombait à Champigny l'épaulé par la cassée, tandis que ses accusateurs et ses juges d'hier se caillaient dans leurs caves, cet homme qui fut maître de la République et que ses scrupules seuls empêchèrent de la saisir quand elle s'offrait à lui, aura sa légende et entrera dans l'histoire, malgré les ordures et les déjections que les entrepreneurs de la presse fangeuse vont une dernière fois vomir sur lui.

Constans doit être ravi : son vaste cimetière s'enrichit d'un nouveau cadavre. Nous lui conseillons pourtant de ne pas trop s'abandonner à sa joie : ce mort-là est de ceux qui reviennent.

troublé. Elle serrait alors de sa main gantée l'ombrelle qui baignait ses joues, son front, toute sa blonde personne d'un reflet rose. L'idée que son ombrelle la rendait plus jolie, qu'elle lui donnait l'air d'une demoiselle, lui traversait l'esprit. Et, souriante, heureuse et inquiète tout à la fois, parmi les herbes qui l'enveloppaient de leurs fleurs, ou semaient sur sa robe le duvet de leurs graines, elle était plus charmante encore.

La grande rayée de deux heures chauffait le pré. Le parfum du foin s'en élevait comme l'encens de l'été. Et les faucheurs s'avancèrent en balançant leurs bras. Combien de temps elle demeura ainsi ? Elle n'en savait rien. L'amour ne compte pas la durée de ses rêves. Tout à coup, sans qu'elle eût perçu le moindre bruit de pas ou de feuilles remuées, elle entendit une voix qui disait, de l'autre côté de la haie :

— Désirée !

Tout le sang de ses veines reflua vers son cœur. Elle resta immobile, pâle comme si elle allait s'évanouir. A travers l'aubépine, la même voix répéta :

— Désirée !

Alors, elle se leva doucement et se détourna. C'était lui. Il était venu, ainsi qu'elle l'avait pressenti. Il la regardait, à moitié caché par la haie. Et dans ses yeux il y avait l'aveu de son amour, et la fierté de se sentir aimé. Un brin de genêt pendait au ruban de son chapeau. Il n'avait pas fait toilette. Il était accouru en l'apercevant, lui riche, dans ses vêtements de travail, comme un brave garçon, qui ne cherchait pas à se faire.

Chose étrange, ce fut ce contraste entre elle et lui qui frappa d'abord Désirée, et son trouble s'augmenta. Elle s'était attifée, elle qui gagnait à peine sa vie, elle dont les parents, faute de pain, avaient dû recourir à la charité des sœurs. Son ombrelle et ses gants de fil, deux luxes qu'elle n'avait jamais eus, lui firent l'effet d'un mensonge. Elle en fut gênée. Elle eût honte. Sa joie de tout à l'heure, sa glorieuse d'être

M. de Labruyère dans la *Presse* :

Je le revois dans son cabinet de ministre de la guerre, au moment des patriotiques angoisses de l'incident Schnobél, et j'entends encore les accents énergiques de celui qui était alors le chef acclamé de notre vaillante armée.

Je le vois enfin aux heures difficiles d'une ardente lutte politique, opposant un calme imperturbable, une sérénité vraiment admirable aux attaques absurdes, parfois atroces, d'adversaires exaspérés.

Ce n'est point l'heure de conter l'histoire de ce grand mouvement, de l'enthousiasme des débuts et de l'avortement final; peut-être est-il permis de rappeler discrètement l'empire souverain qui prit alors sur le cœur, sur la décision du général Boulanger, un autre sentiment, celui-là même auquel, après les douleurs de la séparation, il vint de donner sa vie.

Le rôle politique du général Boulanger était terminé; du mouvement dont il avait été le fécond initiateur, la trace indélébile demeure.

C'est le président de la République qui fait aujourd'hui le discours de Tours.

Mais ce qui subsistait en lui, c'était le bon patriote, le vaillant soldat qui avait si noblement servi son pays.

Aux jours des batailles futures, son poste eût été au milieu de ses frères d'armes, dans les rangs de l'armée dont on l'avait si indignement séparé.

Les patriotes sincères, oubliant les divisions politiques, pleurent cette force perdue pour la France; ils salueront le cercueil de ce bon serviteur du pays, qui versa si vaillamment son sang pour la patrie.

Et pour moi qui fus pendant quatre années son collaborateur fidèle et dévoué, au nom d'une amitié sincère que la politique put obscurcir, que la mort fait revivre, j'adresse, les larmes dans les yeux, au soldat patriote, qui put se tromper, mais qui aimait bien son pays, le dernier, l'éternel adieu.

La *Cocarde* dit :

Nous ne voulions pas y croire, quand la fatale dépêche vint nous annoncer la mort de notre ancien chef et de notre ami.

Hélas! la nouvelle est vraie. Le soldat qui avait bravé la mort sur tant de champs de bataille, est tombé tristement dans le coin d'un cimetière, sur la tombe d'une femme qu'il avait trop aimée, au point de tout lui sacrifier.

Notre douleur est trop profonde pour que nous ayons même le courage d'en dire davantage.

Hier encore, à cette place, nous proclamions hautement que nous étions demeurés les derniers fidèles du proscrit; il ne nous reste plus qu'à pleurer un mort auquel un jour la patrie rendra justice, quand les haines politiques seront éteintes.

LES ANCIENS AMIS

De M. J. Cornély, dans le *Gaulois* :

Ce qui faisait le charme personnel de cet homme, ce qui lui avait acquis tant de sympathies, ce qui donnait en même temps à réfléchir aux hommes froids, ce qui les effrayait d'un côté et les rassurait de l'autre, c'est qu'il était resté, sous les trois étoiles du dictionnaire, un véritable sous-lieutenant.

Il en aurait en les gamineries séduisantes, si le contact de la politique ne l'avait pas rendu dissimulé.

Il en a eu la légèreté, car il a gâché, on peut le dire, une situation inespérée, monie, par une véritable escapade.

Il en a la fin, puisqu'il se fait sauter la cervelle, comme un fils de famille qui a des dettes et des déboires d'amour.

Le jour où il prit la fuite, son parti, qui résidait tout entier dans sa personne, était mort, et son nom ne pouvait plus, désormais, servir de cri de ralliement que dans des circonstances dont tout bon Français repousse la perspective.

Sur lui, d'ailleurs, tombait, de jour en jour plus épais, l'oubli, cette poussière de l'histoire.

Il l'a secouée violemment par ce coup de folie. Paix aux cendres de ce malheureux homme qui n'a mérité ni les enthousiasmes qu'on lui a prodigués ni les injures dont on l'a abreuvé.

Son aventure, où manque heureusement le sang, restera dans un petit coin de notre vie nationale comme un météore, un rêve, une énigme.

De M. Paul de Léoni, dans l'*Autorité* :

Quant à nous, ce dénouement ne nous surprend nullement. Il y a longtemps que le général Boulanger a été jugé ici et apprécié à sa juste valeur.

Il ne comprit jamais sa mission et jamais il ne fut à la hauteur de sa tâche. Il n'eut pas même d'audace dans son triomphe, car, à un certain moment, il put tout et il recula.

Il recula davantage encore lorsqu'il eût dû tenir tête à ses adversaires et, au besoin, se sacrifier au nom des principes et des intérêts dont le peuple lui avait confié la garde.

Cette mort, dans tous les cas, semble prouver, que les circonstances romanesques qui l'environnent, que Boulanger n'était pas un ambitieux. Un autre sentiment, plus poétique peut-être, mais assurément moins robuste, tenait plus de place dans son cerveau que la passion du pouvoir et l'amour des grandeurs.

A ce point de vue, on peut dire de lui qu'il fut une victime de la politique. Il ne méritait pas la grande situation que le pays lui avait faite. Le peuple s'é-

bien mise, lui parurent ridicules, coupables même. Elle se prit à se détester. Sans cesser de regarder vers la haie, sans rien dire, elle enleva ses gants de fil et les laissa tomber à terre. L'ombrelle rose échappa à ses mains et roula sur l'herbe. Puis, quand elle fut redevenue la simple ouvrière, aux mains nues, les joues exposées au soleil, dans la robe qu'elle portait depuis longtemps, sans plus rien d'approprié, la vraie fille enfin du pailleux de chaisses, un seul mot lui monta aux lèvres, un mot d'amour humble et triste.

— C'est que je suis très pauvre ! dit-elle.

Mais lui se prit à sourire, d'un bon sourire tendre. Pauvre ? Il savait bien qu'elle l'était. Il la voulait ainsi. Et comme elle demeurait immobile, toute rouge à présent, dans la joie grandissante de l'amour accueilli, il écarta les branches, pour la mieux voir, et dit :

— Viens, Désirée !

Elle obéit, comme s'il eût été en droit de le commander. Elle lui appartenait déjà.

A quelques mètres de là elle trouva une brèche, il lui tendit la main, elle passa la haie. Toute une volée de papillons la passa devant elle.

Une fois de l'autre côté, Désirée ne retrouva pas la main qu'elle avait donnée, et se tenant ainsi, tous deux, elle et son ami commencèrent autour du moulin une promenade, la meilleure qu'ils eussent faite l'un et l'autre.

Cependant Le Bolloche, arrivé à l'endroit du pré qu'il avait désigné à sa fille, s'arrêta devant l'ombrelle qui n'aurait plus, posée sur son manche et deux de ses baleines, qu'une touffe de marguerites et de boutons d'or. Il en conclut naturellement que Désirée n'était pas loin, chercha dans le pré, n'y trouva rien, regarda par dessus la haie, et l'aperçut au bras du meunier. Il ne s'en émut pas plus que de raison, sachant que sa fille était sage, et trouvant à l'autre l'air honnête. Son premier mouvement fut de les héler. Mais il y avait trop de monde autour de lui. Il préféra les aller trouver. Si bien que cinq minutes après le

taut donné à lui et, en échange, il n'en avait rien reçu.

De la *Justice*, organe de M. Clémenceau :

La fin mélodramatique, la fin théâtrale de sa vie dit assez qu'il n'était point armé contre les grosses joies de la popularité. Il y a, on peut bien le dire, quelque chose de provincial, de rocoquo, de romance sentimentale, dans ce genre de mort sur une tombe qui fait penser au réchaud de charbon qu'on allume après l'inévitable lettre écrite.

A cinquante-quatre ans ! Quels ravages peut faire le vieux répertoire du mélodrame longtemps suivi dans les villes de garnison !

Après tout, l'homme était excusable. Pendant deux ans il eut l'oreille assourdie par un tapage d'enfer, où son nom seul remplissait les rues de la cité. Il put croire que la destinée l'avait choisi, l'avait marqué pour un rôle messianique. Sa fortune, véritablement extraordinaire, a souvent fait penser à des héros du théâtre : tantôt à *Macbeth*, tantôt au sous-lieutenant de la *Dame Blanche*. Pendant deux années, il marcha dans ce rêve bleu, au bruit des acclamations, des fêtes et des triomphes, se prêtant avec une docilité d'enfant à des mises en scène que d'autres préparaient. Il put croire un instant qu'une heure trouble allait sonner où il ne rencontrerait plus devant lui ni la résistance des lois, ni la résistance des pouvoirs publics, et l'un des familiers put lui dire un certain soir de janvier :

— Général, il est minuit. C'est pour vous l'heure de l'Élysée.

Le général laissa passer l'avertissement, et je crois qu'il fit bien.

Et puis vinrent les jours de défaite; l'armée en pleine déroute, et le lâchage dont plus cruel de ceux qui s'étaient le landau légendaire.

Enfin, après cet énorme bruit sur la place publique, le profond silence, le dédain. Jamais, en moins de temps, on ne vit une chute plus profonde, plus rapide.

Le coup de revolver sur la tombe de la femme aimée va lui conquérir le suffrage de toutes les femmes : il l'avait déjà.

Mais pour les hommes, pour ceux qui ont suivi cette aventure, et qui aujourd'hui voient leur héros finir dans un fait divers ! C'est pour eux qu'est l'humiliation.

LES ADVERSAIRES

Si le *Figaro*, par la plume de M. Chincholle, a beaucoup fait pour lancer le général, M. Francis Magnard, directeur de ce journal électeur, n'a jamais cru au boulangisme. Il écrit aujourd'hui :

Aujourd'hui que le chef est mort, que son nom ne peut plus servir de drapeau aux malins et d'appât aux badauds, il ne faut pas qu'une haine malséante se refuse à désarmer et poursuivre le malheureux qui dort son dernier sommeil, la tête trouée d'une balle, dans une petite maison de Bruxelles.

Depuis deux ans, la vie avait donné de rudes leçons à ce naïf qui disait de si bon cœur en 1889 :

« Quand je serai au pouvoir. » Après la grande défaite d'octobre, dont on s'était consolé en accusant M. Constans d'avoir tripoté les urnes, vint la petite défaite de 1890; les élections municipales de Paris avaient sonné le glas du boulangisme.

Petit à petit, les déflections s'accroissent; la solitude vint, puis l'ennui; l'oubli gagna le général, peut-être aussi la misère et les compromissions louches.

Et comme un sous-lieutenant malheureux au jeu ou en amour, il a préféré s'en aller. Cette fin romanesque et — pourquoi ne pas le dire ? — touchante va compléter la légende en l'idéalisant.

Le beau général, qui eût repris l'Alsace et la Lorraine avec son cheval noir, son chapeau à plumes blanches et les chansons de Paulus, mort pour amour, après avoir sacrifié son ambition, sa vie à ce même amour... telle est l'image qui va vivre dans la mémoire des foules.

Après avoir payé moralement par l'amertume de la défaite les fautes commises dans l'effort de la victoire, il les a payées de son sang. Qu'il repose en paix !

Son ambition a ruiné quelques naïfs : elle n'a coûté la vie à personne... qu'à lui. C'est une grande excuse.

Et maintenant, répétons la phrase que toute le monde a dite hier : si finis que fussent le boulangisme et Boulanger, ils pouvaient cependant, un jour de lutte extérieure ou intérieure, devenir un mot de ralliement; ce danger a disparu pour toujours. La République opportuniste a de la chance.

M. Joseph Reinach dans la *République française* :

J'ai été des premiers et des plus acharnés dans la bataille contre l'entreprise boulangiste; je ne me sens que plus libre pour parler de cette mort.

Celui que des foules en délire avaient acclamé et dont les courtisans, s'il avait réussi, se fussent appelés légion, n'avait gardé dans l'après-midi de l'exil que l'amour d'une femme.

Quand cette femme eut expiré dans ses bras, l'exil devint la solitude, — la solitude avec le poids écrasant du passé, la solitude sans même la perspective d'une leur de joie ou d'espérance dans l'avenir.

père Le Bolloche, Désirée et le meunier causaient tous trois.

Dix minutes plus tard, il en était de même. Une heure s'écoula sans que le sujet, paraît-il, fut épuisé. L'ombre du moulin s'allongea sur le tertre. Les sept faucheurs restants se reposaient de plus en plus. Le chef d'escouade ne rentrait pas. Il fallait qu'une sœur le rappellât en disant : « Eh bien ! eh bien ! père Le Bolloche, ce n'est pas jour de sortie, aujourd'hui ! » Alors, le groupe se sépara : le vieux revint vers l'hospice, Désirée reprit le chemin de la ville, et le meunier monta son échelle.

Quand la nuit fut arrivée, et que les petits vireux furent couchés, Le Bolloche, qu'un rayon de lune empêchait de dormir, éveilla son voisin de lit pour lui dire :

— Père Lizourette, je marie ma fille !

— Désirée ? avec un zouave ?

— Non.

— Avec un cavalier, alors ?

— Non.

— Ce n'est qu'un lignard ? reprit le voisin avec un air de commiseration. Tu la maries dans la li-gue ?

— Pas même. Il n'a fait que deux mois comme fils de veuve. Je sais bien que ce n'est guère. Mais que veux-tu, il jure du fife dans une musique où il y a beaucoup d'anciens soldats.

— Ah ! il joue du fife !

— Oui.

— Joli instrument !

— Un peu petit, répondit Le Bolloche. Seulement les enfants se conviennent. J'ai vu ça, et alors...

— T'es bien fait, dit Lizourette sentencieusement, faut pas être dur avec la jeunesse.

Et les deux vieux braves satisfaits, ayant épuisé toutes leurs idées, s'endormirent. Le rayon de lune qui donnait sur Le Bolloche se promena sur Lizourette, puis sur les lits voisins dont l'alignement avait l'air d'une rangée de pierres blanches. Quand la

Dira-t-on que le châtimement dépassait le crime ?... Je reconnais qu'il dépassait les forces humaines.

Elle l'avait suivi dans le complot, dans la fuite, dans l'exil, dans la condamnation, dans la défaite irrémédiable, dans la honte, dans l'abandon de tous; il l'avait suivie dans la tombe.

Il a été longtemps de mode de prétendre que le suicide est une lâcheté; je ne le pense point.

Je ne parle pas de ce qu'il faut de courage moral ou seulement physique pour approcher la gueule d'un pistolet chargé de sa tempe : cela se voit tous les jours, cela ne compte pas. La question est ailleurs. Le suicide est lâche quand celui qui se libère de la vie a gardé en ce monde des devoirs, une mission, une tâche quelconque : que restait-il à celui qui vient de se suicider sur un tombeau ?

...Je songe seulement que, s'il eût voulu n'être qu'un soldat, il aurait pu un jour, comme un autre, trouver au lieu de cette fin une mort glorieuse sous les balles ennemies, sur un champ de bataille, à l'ombre du drapeau.

Et si je ne savais que la loyauté invincible de l'armée nationale n'a point besoin d'exemples pour rester ce qu'elle est, ce qu'elle n'a pas cessé d'être, je dirais qu'après celui de Bazaine, cet exemple suffirait pour détruire à jamais dans l'âme des soldats de France le goût d'être autre chose que des soldats...

Du *Journal des Débats* :

Quelques passions et quelques légitimes colères qu'aient soulevées les entreprises de l'homme qui vient de disparaître, quelque humiliation qu'on éprouve à se rappeler dans quelles circonstances, par quels moyens et grâce à quels concours il a failli devenir le maître de la France, on ne saurait se défendre d'un sentiment de pitié en voyant se clore d'une façon si tragique une carrière militaire brillamment commencée.

De l'*Estafette* :

L'histoire sera sévère pour cet Alcibiade de caserne, pour ce soldat vantard et fanfaron, fomentant dans la médiocrité de son intelligence des complots et des attentats, désorganisant l'armée, prêt à précipiter la patrie dans une lutte inégale avec l'étranger. Sa mort même ne la désarmera pas, parce que cette mort n'est point une expiation, mais la désertion de l'homme qui n'a point le courage de finir ses jours dans l'austérité et la médiocrité.

De M. A. Vacquerie, dans le *Rappel* :

Je n'aurai pas un mot de haine sur sa tombe. Je l'ai assez combattu vivant et puissant pour ne pas le poursuivre mort.

NOUVELLES POLITIQUES

— L'Armée du salut n'a pas de chance en Belgique; les scènes regrettables de désordre qui ont accompagné l'apparition des soldats du maréchal Booth à Bruxelles et à Jumièges viennent de se reproduire à Ostende.

Samedi après-midi un char-réclame avait circulé à Ostende annonçant pour le soir la séance d'inauguration dans une salle située rue Christine. Bien avant l'ouverture de la séance la salle était envahie par une foule tapageuse. A 8 heures trois salutes s'installent sur l'estrade; le chahut commence aussitôt : coups de sifflets, hurlements, imitations de cris d'animaux, rien n'y manque.

Les dispositions du public devenaient si malveillantes que les saluistes cherchèrent un refuge dans une place contiguë. Le désordre reprit de plus belle; la foule entassa chaises et bancs contre la porte de la place et se retira en chantant des refrains populaires. Ce n'est que deux heures après que les saluistes purent être délivrés par la police.

C'est hier que, pour la première fois, on a pénétré sans passeport en Alsace-Lorraine. De nombreux voyageurs sont arrivés de France. C'est une véritable fête pour de nombreuses familles.

— L'empereur de Russie a adressé à M. Carnot le télégramme suivant à l'occasion de la mort de la grande-duchesse Alexandra :

Je suis très sensible au témoignage de sympathie que vous avez bien voulu me faire parvenir. Je vous remercie sincèrement de vous être associé à nos douloureuses émotions.

ALEXANDRE

Un attentat mystérieux.

Reichenberg, 1^{er} octobre.

Le voyage de l'empereur, de Prague ici, a été triomphal. Il a remercié la foule enthousiaste qui se pressait sur son passage. Il est arrivé à Reichenberg à neuf heures. Répondant à un discours de bienvenue du bourgmestre, l'empereur a dit qu'il acceptait avec joie les assurances de ferveur et de dévouement de la population et qu'il prenait le plus vif intérêt à la prospérité de la ville qui, grâce à l'industrie de ses habitants, est une des plus remarquables de la Bohême.

Reichenberg, 1^{er} octobre.

Aujourd'hui, au passage du train impérial à Rosenthal, des projectiles ont éclaté sur la voie et ont fait un trou d'un mètre de large et d'un demi-mètre de profondeur. Les dommages ont été aussitôt réparés, de telle sorte que le train a pu continuer sa route.

sœur Dorothée, en tournée d'inspection, passa près de Le Bolloche :

— Ce bon petit vieux, pensa-t-elle, a-t-il l'air content ! Ça fait plaisir !

A la même heure, le jeune meunier, accouru à sa fenêtre ronde, songeait, la tête baignée dans l'air vif qui soufflait de la rivière, et si joyeux d'être au monde que lui, tranquille et taciturne de nature et pas poète du tout, il avait envie de chanter. Il regardait au loin, par dessus la ville, un point de l'horizon où les petites lumières des bœufs de gaz, plus espacées qu'ailleurs, indiquaient le commencement de la campagne. Là, son cœur lui montrait, radieuse, étendant la paille au soleil, la fille qu'il avait choisie, celle qui tantôt lui avait donné la main, celle qui bientôt serait sa femme.

Et cependant il faisait tout nuit, et dans l'enclos Désirée n'apparaissait point la paille de seigle. Elle était couchée, près du lit de la grand-mère, qui avait bien voulu se coucher comme à l'ordinaire, mais qui ne voulait pas dormir.

— Raconte-moi encore quelque chose de lui, disait l'avengle. Est-ce qu'il est blond de cheveux ?

— Plutôt brun, répondait en riant Désirée.

— Un visage réjoui ?

— Asses.

— J'aime ça, reprenait la vieille. Mon défunt était de même. Cause-t-il beaucoup ?

sente et donne des renseignements sur la législation vaudoise, vieille et ne répondant plus aux faits et aux besoins actuels. En attendant un nouveau code cantonal qui serait probablement déjà en vigueur dans la perspective prochaine d'un code pénal fédéral, il est possible d'agir et d'agir efficacement par voie administrative pour poursuivre la vente et le colportage des livres et des journaux obscènes. Effrayé de ce qu'il voit et entend, M. Vireux se promet à son retour de s'enquérir de tout ce qui se passe à son sujet dans son canton et d'agir avec énergie.

M. le D^r Beck, le zélé défenseur des droits de l'honnêteté dans le canton de Berne, raconte les mesures de police et de surveillance prises jusqu'ici et voudrait voir les journaux du pays signaler les productions malsaines qui nous viennent de l'étranger.

M. Schaller trouve bon que tous les écrits pornographiques soient signalés aux directeurs de police, mais il craint qu'en les faisant dans les journaux on ne fasse sans le vouloir aux auteurs de ces œuvres infectes une trop bonne réclame.

M. le pasteur Eug. Courvoisier, de Neuchâtel, cite l'exemple de la Belgique, qui vient d'interdire à sa frontière l'entrée d'une série de journaux dangereux pour la moralité publique et se demande si en Suisse on ne pourrait pas employer le même procédé. M. Hahn, pasteur à Bulle, raconte qu'il est en Angleterre un journal, la *Vigilance*, qui signale à ses lecteurs les faits intéressants la morale publique et à son service un juriste qui lui sert d'intermédiaire avec le gouvernement et la police. M. Boyet, pasteur à Berne, réclame une enquête sur les catalogues des cabinets de lecture. M. Goegg, de Genève, croit que c'est plus encore sur nos magistrats que sur l'opinion publique qu'il faut exercer une pression. Il y a indifférence dans nos populations et le mal est grand. Les hommes choisis par nous pour nous diriger et veiller sur nos intérêts les plus chers peuvent beaucoup pour nous aider dans notre œuvre de salut public. M. Frank Lombard se plaint de ce que des liens plus réels n'existent pas entre les associations de la Suisse qui combattent le même bon combat. Peut-être un organe central serait-il désirable et utile pour éclairer l'opinion et les gouvernements. Il voudrait en outre que la Suisse profitât de la liberté que lui donne la dénonciation du traité sur la propriété littéraire pour agir avec plus d'énergie.

M. Porret répond que les conventions internationales laissent à la Suisse toute latitude d'interdire la littérature immorale à la frontière. Mais, pour saisir à la poste les journaux et les livres, il faudrait que nos lois le permettent pour la production indigène. Il serait urgent, en attendant que des mesures efficaces soient prises pour surveiller de près les cabinets de lecture, de les interdire à la jeunesse, qui va y lire ce qu'elle n'ose lire sous les yeux des parents.

M. le pasteur Doret trouve difficile et délicate la situation de nos magistrats, toujours bien disposés, mais qui doivent, pour prendre énergiquement fait et cause dans la lutte, se sentir poussés par l'opinion publique. Il faut former celle-ci, et pour cela M. Doret invite toutes les associations suisses à imiter celle de Genève, qui a fait distribuer en masse une feuille fournissant au public des renseignements sur l'exposition et la vente d'ouvrages pouvant porter atteinte à la moralité publique.

M. Nef se plaint, en terminant, à relever l'accord qui existe entre le peuple suisse et ses magistrats, décidés tous à lutter contre le fléau dévastateur. Nos magistrats, dit-il, sont nos amis.

M. l'abbé de Remy succède, au bureau du rapporteur, à M. Porret. Le savant et sympathique conférencier de Fribourg parle, dans un brillant discours plein d'aperçus ingénieux et de conseils pratiques, du discernement dans le choix des lectures et de la composition des bibliothèques populaires. Il indique et décrit les domaines divers où ces dernières doivent s'alimenter et insiste sur le rôle des éducateurs et la responsabilité qui pèse sur eux. « J'ai, dit-il, combattu toute ma vie pour ces deux grandes causes : la science et la liberté. J'ai dû beaucoup leur sacrifier. Elles me restent toujours chères. C'est par elles et en elles que nous travaillons au bien de notre peuple et à la gloire de Dieu. »

Après M. Murisier, qui rend compte de l'œuvre des bibliothèques populaires qu'il préside à Genève, M. Alp. Burkhart, de Bâle, interesse l'assemblée en montrant que, lorsqu'on le veut, on fait beaucoup pour la diffusion du bien. A Bâle et dans les campagnes voisines, c'est par milliers et milliers d'exemplaires que se distribue la saine littérature. C'est, pense-t-il, en fournissant à très bas prix, et gratuitement si possible, de bons livres et de bons journaux au peuple qu'on préservera de l'influence du poison qu'on cherche à lui faire avaler.

M. E. de Budé, de Genève, l'homme persévérant à l'initiative duquel on doit le salutaire réveil de la conscience publique et la lutte entreprise contre la littérature immorale, lit un rapport fortement motivé sur la nécessité d'un congrès international.

A de rares exceptions près — l'exposé de M. de Charrière l'a montré — notre pays ne produit pas de littérature licencieuse. Mais nous subissons, par contre, la fâcheuse influence du dehors et importons sur une vaste échelle la marchandise malsaine que nous envole l'étranger. Nous avons à réagir contre son invasion quotidienne. Mais ce n'est pas tout que de se défendre chez soi. L'importation ne cessera

complètement qu'avec la production. Comment y arriver si ce n'est par une action combinée de tous les gouvernements contre le fléau commun ? C'est leur devoir et leur intérêt. Ils sont les dépositaires de la loi et les gardiens de la morale publique. L'Etat est le père des mineurs. L'autorité qui poursuit l'excitation à la débauche ne doit pas se rendre complice de celle causée par la presse immorale. C'est pour le peuple l'affaire de salut public. La population est menacée dans sa source même. C'est la génération qui succède à la nôtre qu'il faut arracher au péril. En laissant tomber en désuétude la loi par crainte de devenir impopulaire, qui donc entendrait-on ménager ? Des auteurs éhontés, des libraires sans âme, d'ignobles colporteurs ou de vils camelots auxquels il faudrait sacrifier les forces vives de la nation ! En pleine révolution française, le gouvernement a fait afficher un placard intimant à tous les représentants de l'autorité l'ordre de ne laisser ni publier ni répandre aucun livre licencieux. Et nous aurions la honte de faire moins que les hommes de la Terreur !

Pour réaliser une entente entre les différentes contrées en vue d'une action commune et énergique contre le fléau qui nous oppresse, rien ne nous paraît plus efficace que la convocation d'un congrès international. Cette conférence universelle attirerait l'attention sur son objet. Ce serait comme un grand cri d'alarme jeté à travers le monde. On convoquerait à ce congrès des hommes de tous les pays, de toute opinion, de toutes confessions ; on appellerait en consultation des juristes, des criminalistes, des hygiénistes, des aliénistes, des ecclésiastiques, des psychologues et pourquoi pas des écrivains, des romanciers, des journalistes surtout, car le mal vient du journal plus encore que du livre.

Le programme du congrès serait le nôtre, étendu et élargi. Il élaborerait des règlements internationaux sur la matière, en vue d'une protection mutuelle contre la presse licencieuse. On se livrerait à une étude comparée des différentes législations pour en constater les lacunes et proposer les améliorations à apporter. Sans doute, l'action législative n'est pas le vrai remède. Il faut, écrivait M. Jules Simon à M. de Budé, refaire les âmes. Oui, mais en attendant il y a le gendarme.

Le congrès aurait encore à s'occuper de la formation d'une ligue internationale contre la littérature licencieuse, dont le but serait de tenir sans cesse en éveil l'opinion publique, puis à étudier la possibilité d'une convention en vertu de laquelle les rédacteurs de journaux renonceraient à publier les récits de cour d'assises, lorsqu'ils présentent un caractère scandaleux. (M. Rostand, l'éminent économiste de Marseille, vient de consacrer à cette dernière proposition un article remarquable dans un des journaux de cette ville.) Enfin le congrès s'occuperait des bibliothèques populaires. Quant aux frais, si nous avons pu facilement recueillir plus de 3000 fr. pour notre conférence de Berne, nous trouverions bien les 8000 nécessaires à une conférence internationale.

M. de Budé juge le moment propice pour organiser un congrès international et il y est encouragé par l'adhésion qu'ont envoyée à son projet des hommes éminents comme MM. Jules Simon, Frédéric Passy, Emile de Laveleye, Alca-Croite, le persévérant et énergique secrétaire de la Société anglaise pour la répression du vice, etc. D'autre-fois la voix d'Edmond de Pressensé, qui a lutté jusqu'au dernier soupir contre le flot montant de l'infamie, nous crie de reprendre les armes que la mort seule a fait tomber de ses mains. Hésiterions-nous après tant de promesses et d'encouragements à aller de l'avant et à communiquer au monde entier l'impulsion que le congrès de Berne vient de donner à la Suisse, pour faire disparaître du globe la tache de l'ignominie, à la gloire de Dieu et pour le bien de l'humanité ?

Malgré l'heure avancée, une longue discussion s'engage sur l'opportunité d'un congrès international proposé par M. de Budé. La solution de cette question est laissée au lendemain.

Sur l'aimable invitation de Mme de Wattewille, les membres du congrès, fatigués d'une journée de longs mais fructueux débats, se rendent à l'hôtel Belle-Vue où une abondante collation leur est servie. De nombreuses dames s'y sont donné rendez-vous. Dans l'entretien familial qui bientôt s'organise sous la présidence de M. le pasteur Boyet, M. Nef, le vaillant président du congrès, fait un appel chaleureux aux femmes de cœur dont le concours est nécessaire pour mener à bien la grande œuvre commencée.

Le mercredi matin 30 septembre, les délégués des diverses associations votent les résolutions dont la *Gazette* a donné hier le texte.

Avant le départ, des remerciements sont adressés à M. Nef qui a présidé à tous les débats avec une impartialité et une courtoisie que chacun a hautement appréciées ; — à M. de Budé, le promoteur de l'œuvre ; — à M. Cuenod, le vigilant gardien de la moralité publique ; — enfin aux divers rapporteurs dont les travaux ont contribué à la réussite du congrès.

Tous se séparent en emportant une heureuse impression de ces grandes et belles journées consacrées au bonheur et à l'avenir de la patrie.

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — On annonce que la Société d'utilité publique du canton de Berne organise de prochaines

expositions de chèvres, afin de propager l'élevage de ces animaux. La première exposition aura lieu le 7 octobre, à Brienz et la deuxième à Gessenay, le 10 du même mois. Toutes les races de chèvres seront représentées à ces concours ; ces animaux devront être âgés de six mois au moins. Ils seront divisés en quatre catégories, avec primes, pour la première de 20 francs, pour la seconde de 15 fr., pour la troisième de 10 fr., et pour la quatrième de 5 fr. En outre, des mentions honorables seront décernées pour animaux remarquables, ainsi que pour belles collections. Une somme de 800 fr. au maximum sera mise à la disposition du jury pour les prix.

FRIBOURG. — Les artisans et fabricants du district de Morat se sont réunis dimanche dernier au chef-lieu de ce district, sur la convocation de la Société fribourgeoise des arts et métiers, pour discuter la question de l'organisation d'une exposition industrielle cantonale. Cette exposition, dans l'idée de la société des arts et métiers, devrait permettre à la fois aux artisans et au gros public de se rendre compte des produits du pays et d'engager les consommateurs à ne plus s'adresser à l'étranger pour leurs fournitures. Après une discussion à laquelle ont pris part MM. Weibel, tailleur, Golliez, pharmacien, Genoud, secrétaire de la Société fribourgeoise, Ramstein, relieur, Aebi, conseiller national, Hafner, avocat, l'assemblée a adopté à l'unanimité le projet d'une exposition industrielle cantonale en 1892 à Fribourg.

Une décision semblable a été votée par des réunions de fabricants et d'artisans à Bulle et à Estavayer.

ARGOVIE. — Le Grand Conseil a voté une série de résolutions d'après lesquelles le nombre des commandants d'arrondissement a été réduit de 7 à 4 ; celui des forestiers d'arrondissement, de 6 à 3 ; celui des ingénieurs d'arrondissement, de 4 à 3. Il a également décidé de supprimer un des postes de secrétaire aux greffes des tribunaux de district et du tribunal cantonal.

GRISONS. — Les chasseurs se livrent à de véritables hécatombes de chamois. Dans le val Bèver, il n'a pas été tué moins de 200 de ces animaux depuis l'ouverture de la chasse.

TESSIN. — L'avocat Victor Scazziga, qui le 18 septembre a été victime d'un attentat commis sur sa personne par son neveu, le major Scazziga, et qui paraissait hors de danger, a subi une grave rechute. Son état est désespéré.

On donne aussi de très mauvaises nouvelles du sculpteur Vela.

NEUCHÂTEL. — On annonce la mort, à Chaux-de-Fonds, de M. Aug. Ducommun-Leschot, un des républicains qui ont fait le mouvement de 1848. Le défunt a fait partie du Grand Conseil, quelque temps aussi du Conseil d'Etat, et rempli enfin, jusqu'en 1883, les fonctions de juge de paix de la Chaux-de-Fonds.

GENÈVE. — On va construire à Genève un grand magasin à pétrole. Il occupera à la Voie-Creuse, une superficie d'environ 7000 mètres et sera desservi par une voie spéciale d'embranchement.

L'installation se compose de deux parties, séparées par un chemin d'accès. L'une est destinée aux fûts vides et l'autre aux réservoirs et aux bâtiments nécessaires à l'exploitation. Le bâtiment principal, d'une longueur de cinquante mètres, comprend le logement du gardien, la tonnellerie et la salle des machines. Un autre, moins important, servira exclusivement au remplissage des fûts. Ces bâtiments sont construits en maçonnerie et en fer.

On a prévu la construction de quatre réservoirs. Ils seront établis dans un fossé d'une capacité égale à celle des réservoirs, de façon à éviter tout écoulement du pétrole, en cas de rupture, presque impossible d'ailleurs, de l'un ou même des quatre réservoirs.

Près du quai de la voie sera construit un réservoir de petite dimension, dans lequel le contenu des wagons-citernes se déversera naturellement. De là, le pétrole sera transporté dans les grands réservoirs à l'aide d'une pompe actionnée par une turbine. La même force motrice servira à la production de la lumière électrique. Toutes les précautions ont été prises pour écarter le danger d'incendie ou d'explosion.

Le pétrole est importé soit du Caucase, soit des Etats-Unis, en navires-citernes pouvant charger de 2 à 3000 tonnes. Il est emmagasiné à Port-Saint-Louis du Rhône dans de gigantesques réservoirs de même capacité, pour être expédié suivant les besoins, en wagons-citernes ou en barils. C'est le dépôt de Port-Saint-Louis qui alimente le magasin de Genève. La consommation du pétrole à Genève est considérable ; elle s'élève à 20,000 barils environ, et celle de la Suisse romande et de la zone à 50,000 barils, soit un total de 70,000 barils qui pourra être entièrement fourni par le magasin de Genève.

CANTON DE VAUD

MONTREUX. — L'exposition d'aquarelles dont nous avons parlé hier aura lieu à Montreux, dans la salle du conseil communal du Châtelard, du 11 octobre au 1^{er} novembre.

LAUSANNE

L'expulsion de M. Germaini.

Voici le texte de la résolution votée dimanche dernier par les ouvriers réunis à la Tonhalle, au sujet de l'expulsion de M. Germaini, rédacteur de l'*Italiano all'Estero* :

L'assemblée populaire réunie à la Tonhalle le 27 septembre 1891, forte de plus de 1000 citoyens, proteste énergiquement contre la décision du Conseil d'Etat maintenant l'arrêt d'expulsion pris contre le citoyen F. Germaini, rédacteur de l'*Italiano all'Estero*, cet arrêté étant non seulement une œuvre de basse vengeance dirigée contre Germaini, mais encore un défi jeté aux ouvriers.

Elle invite le citoyen Germaini à recourir par tous les moyens légaux contre cette inqualifiable décision, qui a pour résultat de compromettre l'honneur de notre pays.

M. Germaini a recouru au Conseil fédéral contre l'arrêt du Conseil d'Etat vaudois et s'est adressé en même temps à la légation d'Italie. Puis il a envoyé au Conseil d'Etat la lettre suivante :

Au Conseil d'Etat du canton de Vaud, Lausanne.

Le soussigné, Ferdinand Germaini, typographe, déclare recourir contre la décision du préfet du district de Lausanne à lui notifiée par lettre chargée du 8 septembre 1891, d'après laquelle ce fonctionnaire entend mettre à exécution dès le 1^{er} octobre l'arrêt d'expulsion, nonobstant le recours que le soussigné a interjeté au Haut Conseil fédéral.

Il demande au Conseil d'Etat de prononcer qu'il sera sursis à cette mesure. Il est, en effet, de droit dans tous les pays qu'une décision frappée d'appel est suspendue jusqu'à ce que l'autorité supérieure ait prononcé définitivement. Or, dans l'espèce, et réservé son recours aux Chambres fédérales et au Haut Tribunal fédéral, le Conseil fédéral a son mot à dire dans la question.

Le recours, dont un double est joint à la présente, a été expédié aujourd'hui même au Conseil fédéral, aussi y a-t-il lieu d'attendre, pour mettre à exécution l'arrêt d'expulsion, que l'autorité supérieure ait prononcé.

Toute autre décision paraîtrait une violation du droit des gens, violation au sujet de laquelle le soussigné fait ses réserves.

Il demande donc au Conseil d'Etat d'infirmer la décision de monsieur le préfet de Lausanne et de décider que jusqu'au moment où l'autorité supérieure aura prononcé l'arrêt d'expulsion pris contre lui, sera suspendu.

Avec haute considération.
Lausanne, le 29 septembre 1891.
Ferdinando GERMAINI.

La liberté sociale.

On lit en tête du numéro du *Grutli* de ce jour :

AVIS

La Société des ouvriers charpentiers de Lausanne et les environs avertit le public que l'atelier de M. BUGNION, charpentier, est mis à l'index.

Puis, dans le corps du journal : Nos lecteurs savent que d'un commun accord avec le syndicat des patrons charpentiers de Lausanne et les ouvriers, le chantier Bugnion a été mis à l'index. Or, hier matin, à 6 heures, un groupe d'ouvriers charpentiers circulait sur la route de 1^{re} classe qui passe devant les chantiers Bugnion, lorsqu'il rencontra un ouvrier allant au travail. A ce moment deux des ouvriers s'approchèrent de lui comme c'était abominablement leur droit et lui firent remarquer qu'il ferait mieux de se joindre à eux que de travailler chez un patron mis à l'index.

Pendant ce temps d'autres collègues s'approchèrent, mais sans qu'aucune menace ni aucune insulte ne fut proférée. Le traître se voyant entouré cria et un agent de police vint un moment après et invita deux des ouvriers à le suivre. Ils furent immédiatement incarcérés à l'évêché.

On expulse Germaini, on arrête les Suisses et cela au nom de la démocratie !

Ce sont les nommés Schnorf, Henri et Burlet, Eugène-Aimé.

Suit la liste des « traîtres » qui travaillent actuellement au chantier de M. Bugnion.

Charmant régime !

DÉPÊCHES

BRUXELLES, 2 octobre. — Sur le refus définitif du clergé de participer aux obsèques de M. Boulanger, celles-ci seront purement civiles.

BRUXELLES, 2 octobre. — Le corps de M. Boulanger a été mis en bière hier soir avec la photographie de Mme de Bonnemain trouvée sur le cadavre.

BRUXELLES, 2 octobre. — Dans son testament politique, M. Boulanger dit : « Je me tuerai demain, non pas parce que je désespère de l'avenir du parti auquel j'ai donné mon nom, mais parce que je ne puis plus supporter l'affreux malheur qui m'a frappé et y a deux mois et demi. »

« Quelques partisans continuent la lutte contre ceux qui, au mépris de toute légalité, me font mourir loin de ma patrie. »

« Je n'ai jamais rien eu à me reprocher dans toute ma vie ; j'ai fait mon devoir, rien que mon devoir. »

« L'histoire ne sera pas sévère pour moi ; elle sera sévère pour mes proscriptions. »

« En quittant la vie, je n'ai qu'un regret, celui de ne pas mourir sur le champ de bataille, en soldat, pour mon pays. »

« Mais ce pays permettra bien à l'un de ses enfants, au moment de rentrer dans le néant, de proférer les deux cris de ralliement : « Vive la France ! Vive la république ! »

BERLIN, 2 octobre. — On annonce aujourd'hui que l'emprunt russe ne sera pas lancé à Berlin.

Toute la presse berlinoise accueille avec joie cette nouvelle.

COLOGNE, 2 octobre. — Une lettre adressée de Saint-Petersbourg à la *Gazette de Cologne* dit : « Les journaux relèvent le discours pacifique que M. de Caprivi a prononcé à Osnabrück et font remarquer que cependant jamais l'opinion publique en Allemagne n'a été aussi russophobe qu'en ce moment. La décision des deux banquiers berlinois de renoncer

à une participation à l'emprunt fait un bruit énorme. Ce sont eux qui, dans l'origine, s'étaient offerts, et on n'avait pas voulu repousser leur offre dans l'espoir que les relations avec l'Allemagne s'amélioreraient. Mais lorsque, après que la convention eût été signée avec la banque Mendelssohn et la banque Warschauer, celles-ci ont déclaré qu'elles prenaient à leur compte leur part d'emprunt et qu'elles n'ouvraient pas de souscription, ce genre de participation de l'Allemagne a perdu toute valeur aux yeux des Russes, et il a été signifié aux deux banques en question qu'on désirait les voir se retirer. »

FRANCFORT-MEIN, 2 octobre. — La *Gazette de Francfort* dit que la politique n'a pas seule été en jeu dans l'attitude des spéculateurs allemands vis-à-vis de l'emprunt russe :

« Lorsqu'on apprit, dit-elle, que des guichets seraient ouverts à Berlin pour souscrire, la première impression fut bonne, parce qu'on y vit un symptôme de détente politique. Mais alors les spéculateurs organisèrent une agitation extrêmement vive, en se couvrant du manteau du patriotisme, contre la participation des banquiers allemands. Le véritable motif de cette pseudo-indignation est la crainte de voir hausser des fonds sur lesquels un découvert énorme existe et sur lesquels depuis 1887 les vendeurs ont subi des pertes effroyables. La place de Berlin a, d'ailleurs, mal manœuvré sur les roubles. Une grande partie de la spéculation locale en veut aux fonds russes. Mais, jusqu'ici, cette rancune a coûté cher aux vendeurs. L'emprunt russe émis à Paris à la fin de 1888 a été un très brillant succès de souscription et de classement. Le succès avait été obtenu malgré le mauvais vouloir de la Bourse de Berlin et de l'hostilité avouée des journaux officiels allemands. Les déclarations si nettes du chancelier de Caprivi montrent cependant la situation politique générale sous un aspect optimiste qui doit déplaire aux boursiers berlinois. »

ST-PETERSBOURG, 2 octobre. — Les journaux disent que le ministre des finances a eu raison d'exclure les banquiers allemands de la réalisation du nouvel emprunt russe, car la dignité nationale russe serait incompatible avec la participation de ces banquiers, du moment qu'ils ne veulent pas ouvrir une souscription publique à Berlin.

REICHENBERG, 2 octobre. — Le *Journal de Reichenberg* publie la nouvelle de l'explosion des bombes à Rosenthal. Il ajoute que les dégâts causés au pont sont si peu importants que le train stationnant à Reichenberg put aussitôt après l'explosion recevoir le signal du départ.

Il est heureux toutefois que les bombes placées aux deux extrémités du pont n'aient pas éclaté en même temps.

On ne sait pas encore sûrement sur qui porter les soupçons, mais les éclats de bombes recueillis seront un indice précieux pour la recherche des coupables.

Comme il s'agit de bombes, il y a lieu de supposer qu'on se trouve de nouveau en présence d'un complot anarchiste.

PRAGUE, 2 octobre. — L'empereur, venant de Reichenberg, est arrivé ici à 9 h. 1/2 du soir.

LONDRES, 2 octobre. — Le *Standard* a une dépêche de Berlin signalant d'actives négociations entre le représentant chinois et les cabinets de Berlin et de St-Petersbourg. Les mesures prises par la Chine paraissent insuffisantes. Il est probable que les escadres européennes dans les mers de Chine seront renforcées.

LONDRES, 2 octobre. — Le *Times*, commentant le suicide de M. Boulanger, dit que les aventures de ce personnage ont prouvé le cynisme du prince Napoléon et le manque de scrupules du comte de Paris. « Ce dernier, dit le *Times*, y a perdu non seulement son argent, deux ou trois millions de francs, mais il a perdu beaucoup plus. En fin de compte, le plus clair résultat du boulangisme aura été de délivrer la génération actuelle des prétendants. »

Le *Standard* dit de son côté : « Il est remarquable que les ennemis de la République disparaissent les uns après les autres et que le comte de Paris n'a réussi qu'à affaiblir le parti monarchique au point de lui enlever toute espérance. »

PARIS, 2 octobre. — De nombreuses réunions revisionnistes tenues hier ont nommé des délégués pour assister aux obsèques de M. Boulanger et ont décidé de continuer la lutte politique.

ST-GALL, 2 octobre. — Le doyen Rugglé est mort. C'était un membre distingué du clergé catholique suisse. Il siégea à la Constituante aux discussions de laquelle il prit une part très remarquable.

L'ancien conseiller national Hafner est mort aussi.

Ed. FEHR, éditeur.

Toile de coton blanche et écru

à 25 centimes le mètre. Qualités supérieures et solides d'une largeur de 80 jusqu'à 180 centimètres. Tissus foulards d'Alsace garantis au lavage, à 45 centimes le mètre, sont expédiés en mètres seuls ou en pièces entières franco de port à domicile par la Maison Oettinger et Cie, Zurich.

P. S. Echantillons de nos collections riches en étoffes pour dames et messieurs sont promptement à disposition.

4824

The Beraud

le meilleur des Pargats et Dipsats, Mux de Tête et d'E-tomac ; Embarras Gastrigue et Indigestion, Acide du Sang, Constipation, 1^{re} 25 centimes Par.

Reconnus les meilleurs Hétographe

chez Krebs-Gygax Schaffhouse.

DRAP DE BERNE, MILANES

(Mercedalblein) Toiles, Napages, Torchons, etc. etc. sont fabriqués par Walther Gygax, à Bleibach (Cant. Berne), qui vend par pièce et par mètre, directement aux particuliers. — On est prié d'indiquer les sortes d'échantillons que l'on désire. H1275 186 Adressé télégraphique : « Walther Bleibach. »

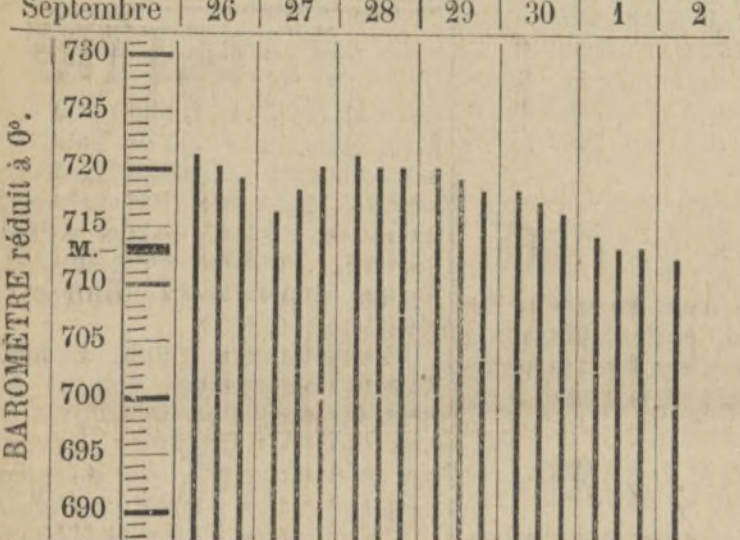
Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

Champ-de-l'Air : A 7 h. m. 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m. Long. : 6°38'36" Lat. : 46°31'. — Barom. : 713 ; Therm. : 9°6 ; Haut. d'eau : 1 m 03.

Septembre moyenne : Baromètre 714. Thermomètre 14°5. Pluie 106 mm.

Septembre 26 27 28 29 30 1 2



Thermo-	7 h. m.	9 h. m.	11 h. m.	1 h. s.	3 h. s.	5 h. s.	7 h. s.	9 h. s.	11 h. s.	1 h. m.	3 h. m.	5 h. m.	7 h. m.	9 h. m.	11 h. m.
Sept.	10.7	11.5	12.7	14.8	16.4	18.4	19.6	19.7	18.5	16.8	14.8	12.8	10.8	9.8	8.8
Oct.	10.7	11.5	12.7	14.8	16.4	18.4	19.6	19.7	18.5	16.8	14.8	12.8	10.8	9.8	8.8

Situation générale. Baisse du baromètre continue, minimum secondaire sur mer d'Irlande. — Temps probable : nuageux à couvert, quelques averses.

Bourse de Paris du 1^{er} octobre 1891.

Cours de clôture (Termes).

3 % Français...	95 77	Credit foncier...	1261 25
3 % Français 91...	94 62	Credit lyonnais...	803 75
3 % Amortiss...	96 85	Gaz parisien...	1455 --
4 1/2 % Franc...	105 80	Panama...	28 75
Consolid. angl.	—	Corinthe...	65 --
4 % Russe 1889...	98 40	Suez...	2881 25
5 % Italien...	90 27	Lombards...	242 50
4 % Autriche or...	96 50	Autrichiens...	629 75
4 % Hongrois...	90 95	S ^t Franco-Algér...	46 25
5 % Etat serbe...	440 --	Comp. nat. Esc...	545 --
4 % Extér. esp...	71 60	Comp. d'Escomp...	276 25
3 % Portugais...	36 50	Métaux...	30 --
4 1/2 % Brésil 88...	75 75	Obligations...	—
5 % Argentine...	300 --	3 % Chem. Andal...	338 --
4 % Turc...	17 90	4 % Cr. f. égypt...	452 50
Priorité ottom...	406 --	3 % Ch. f. Portu...	160 --
Unifiée d'Egypte...	492 50	3 %	
Chem. de France...	4530 --	3 %	
que de Paris...	782 50	3 % Saragosse...	353 75
		3 % Transcasca...	353 75

Le docteur Schnetzler
est de retour.
Rue du Midi 4.
TÉLÉPHONE 5115

D^r WIDMER
DE RETOUR
Caroline 3, Lausanne.
Spécialité: Traitement des affections nerveuses et des maladies de l'estomac. 4330
Consultations tous les jours de 1 1/2 à 3 heures, excepté le dimanche.

Le docteur de la Harpe
DE RETOUR
a transféré son domicile Avenue du Théâtre 3. Consultations de 2 à 3 heures. Téléphone. 5251

Le D^r NEISS
à Payerne
DE RETOUR
a repris ses occupations. 5274

D^r MERMOD, Yverdon
[5248] absent jusqu'à nouvel avis.

Foires d'Ollon.

La Municipalité d'Ollon porte à la connaissance du public qu'ensuite d'autorisation du Département, il a été créé 2 nouvelles foires à Ollon; la première aura lieu le 9 OCTOBRE PROCHAIN, et la seconde le troisième vendredi du mois de mars 1892.
Ollon, le 8 septembre 1891.
4875 Greffe Municipal.

La vente en faveur

D^r Ed. MEYSTER, aveugle-sourd-muet, aura lieu le 15 octobre à l'Asile des aveugles. Tous les dons seront reçus avec reconnaissance par
Mmes Isaac Secretan, chemin Vinet 20.
Chavannes-Cornaz, chemin St-Roch.
D^r Alfred Secretan, rue Haldimand 13. 5286

5291. Les magasins
Maier & Ducas-Weiler
rue du Pont 22, seront fermés vendredi dès 5 heures jusqu'au lundi matin 5 c.

Vient de paraître chez
DELACHAUX & NIESTLÉ
NEUCHÂTEL
Après la mort, ou les destinées finales de l'homme, seconde édition revue et augmentée d'après la 4^e édition allemande. Traduit par Eugène Courvoisier, pasteur, un vol. in-12, fr. 3.50. 5299

BANQUE
d'Escompte et de Dépôts
Rue du Grand-Chêne 12
LAUSANNE 5173

Intérêts bonifiés en compte:
A disponibilité 2 %
A 7 jours de préavis 3 %
Intérêts bonifiés sur dépôt d'argent
3.60; 3.75 et 4 % suivant durée du dépôt, le tout sans commission.

Musique défratée
pour piano seul ou piano et chant à très bas prix.

Nous envoyons contre remboursement, à toute personne qui en fera la demande:
Un assortiment de 12 morceaux de musique, 1 fr. — Id. de 12 morceaux plus importants, 2 fr. — Id. de 12 morceaux 1^{er} choix, 3 fr. — Id. de 30 morceaux, 4 fr. — Id. de 50 morceaux plus importants, 6 fr. — Id. de 30 morceaux 1^{er} choix, 8 fr. — Indiquer le genre de musique que l'on désire.
H. Golaz-Kaiser & fils, magasin de musique, rue du Commerce 3, Genève. 5051

Maison de santé.

5019. Les soussignés, anciens infirmiers de l'Asile de Cery, ont l'honneur d'informer le public qu'ils viennent de reprendre la succession de la maison de santé

E. MOUTHOD
à Etagnières

station du chemin de fer L.-E.-B. Par une pratique sérieusement acquise et un service médical assuré, ils s'efforceront de vouer tous leurs soins aux malades qui leur seront confiés.
L. FAYET, J. DUGRET.

Asile chrétien p^r affections nerveuses, mentales et maladies incurables. Vie de famille. Soins dévoués. Contrée charmante. Forêts de sapins. Prix 2 à 4 fr. par jour, tout compris. Excell. réf. entre autres d'anc. pensionnaires. M. Hinderer, Octave a/S, Zurich. n7198

Raisins frais
[5178] tous les matins: 5 kilos pour 3 fr., franco de port et d'emballage dans toute la Suisse.
Vater MELCHIORRI
Bellinzona.

AU BON GÉNIE

Confection pour hommes et enfants.
MAISON DE TOUTE CONFIANCE
Les propriétaires ont l'honneur d'aviser leur honorable clientèle que les assortiments pour mi-saison et hiver seront au complet à partir de lundi 5 octobre.
Les magasins seront fermés samedi 3 et lundi 12 octobre.

CATHÉDRALE DE LAUSANNE

Dimanche 4 Octobre 1891, à 2 h. 30 après-midi.

AU BÉNÉFICE DES ORGUES DE LA CATHÉDRALE

GRAND CONCERT

DONNÉ PAR LA
SOCIÉTÉ CANTONALE
DES

CHANTEURS VAUDOIS

(SECTIONS DE LA PREMIÈRE DIVISION)

UNION CHORALE et FROISSIN, de Lausanne;
HARMONIE, de Payerne;
HARMONIE DES ALPES, de Bex;
ECHO DU LÉMAN, de Vevey; LYRE, de Lutry;
UNION CHORALE, de la Tour-de-Pell; CHEUR D'HOMMES, de Corsier;

AVEC LE CONCOURS DE

M. CH. TROYON | M. CH. ROMIEUX
ténor | basse chantante

ET DE

L'ORCHESTRE DE LAUSANNE

augmenté d'Artistes et d'Amateurs

sous la direction de M. H. PLUMHOF

(400 exécutants)

PROGRAMME

1. Ouverture de RUY BLAS (Orchestre)
 2. Hymne au chant, chœur et orchestre
 3. Réditair et air de JOSEPH (M. Troyon)
 4. Prière avant la bataille, chœur
 5. Le dernier sommeil de la Ste-Vierge, orchestre
 6. Hymne au matin (M. Romieux)
 7. Dieu Tout-Puissant, ténor solo, chœur et orch.
- MEYERSON
DUC DE COBOURG
MULLER
A.-M. STORCH
MASSENET
BOUHY
SCHUBERT-LISZT

ODE HELVÉTIQUE

Cantate pour chœur, solo de baryton et orchestre
(Musique de H. PLUMHOF)

PRIX DES PLACES

Premières numérotées, 3 fr. — Secondes numérotées, 2 fr. — Troisièmes, 1 fr. — Galeries, 50 cent.

BUREAUX DE VENTE

Places numérotées, chez M. Tarin, libraire, jusqu'au samedi soir. Non numérotées, chez MM. Tarin, L.-O. Dubois, et dans les magasins de musique Fetsich, Schreiber et Spiess.

Les billets qui resteront samedi soir seront vendus le dimanche, chez M. L.-O. DUBOIS
et dès 1 1/2 heure de l'après-midi, sur la Terrasse de la Cathédrale.

On peut retenir des places par correspondance.

EXPOSITION VAUDOISE DES BEAUX-ARTS A LA GRENETTE, LAUSANNE

Ouverte du 20 septembre au 18 octobre.

Prix d'entrée 50 cent. Le dimanche 20 cent.

INSTITUT BERGWART ZURICH

sous la haute surveillance du gouvernement.

4614. Etudes générales. Cours spécial d'allemand. Langues modernes. Commerce. Préparation soignée et abrégée pour l'entrée à l'école polytechnique et à l'examen de maturité (baccalauréat). Soins domestiques, hygiène et pédagogie, tout particuliers. Situation superbe. Agréable vie de famille. Surveillance paternelle. Internat et externat. Excellentes références à Zurich, en Suisse et à l'étranger. Pour prospectus et plus amples détails, s'adresser à M. le directeur D^r A. KELLER, Fluntern-Zurich.

Elixir Stomachique de Mariazell.

Excellent remède contre toutes les maladies de l'estomac

et sans égal contre le manque d'appétit, faiblesse d'estomac, mauvaise haleine, flatulences, renvois, coliques, gastrite, stomacal, pituite, formation de la pierre et de la gravelle, abondance de glaires, jaunisse, dégoût et vomissements, mal de tête (qui provient de l'estomac), crampes d'estomac, constipation, indigestion et excès de boissons, affections de la rate et du foie, hémorroïdes (veins hémorroïdaires). — Prix du flacon avec mode d'emploi: Fr. 4, flacon double Fr. 7.50. — Dépôt central: pharmacie Schützengasse 1, C. Brady à Remstern (Moravie), Autriche. Dépôt général d'expédition pour la Suisse chez Paul Hartmann pharmacie à Steckborn. Dépôt à

Lausanne: ph^r Edm. Burnand, Morin, Grandjean; à Bulle: ph^r Magnenat, Gavini, Rieter; à Châtel-St-Denis: ph. E. Jambé; à Echallens: ph. Grognez; à Montreux: ph. Rapin; à Clarens-Montreux: ph. Bühler; à Territet-Montreux: ph. Engelmann; à Vernex-Montreux: ph. Schmidt; à Morges: ph. Cuérel; à Yverdon: ph^r Callet, Monnier, F. Roux; à Vallorbes: ph^r Ador, Magnenat, zur Tanne; à Vevey: ph^r G. Nabel, Caspari, St-Martin, Delafontaine, D^r Ducommun, B. Nicolle; à Yverdon: ph^r J. Gélaz, Perret; à Ollon: ph. F. Schlegler; à Aigle: ph. Rimathé, ainsi que dans la plupart des pharmacies de la Suisse. n7964x-5848

ANTIQUITÉS

Grande vente d'objets antiques
A LAUSANNE

Du 5 au 10 et du 12 au 15 octobre 1891, chaque jour, dès 9 heures à midi et dès 2 à 5 heures du soir, à l'Athénée, à Lausanne, M. Henri Cavin, antiquaire en cette ville, fera, pour cause de cessation de commerce, procéder à la vente au comptant d'un lot considérable d'antiquités et d'objets d'art, notamment:

Un grand triptique gothique peint et sculpté, une boiserie sculptée avec portes, sujets mythologiques, bureaux d'os d'ânes, cylindres abajants, commodes, toilettes, pendules, crédences, buffets, bahuts, coffres armoriés divers, tables, canapés, fauteuils, chaises, glaces, tableaux, grand tableau, sujet « Adam et Eve », attribué à Lucas Cranach, deux cartons attribués à Raphaël, livres, gravures, un remontrance avec email de Limoges, un videoroc argent repoussé, argenterie, montres or, faïences, porcelaines et un très grand nombre d'articles beaucoup trop longs à détailler. 5242

Pour tous renseignements, s'adresser à M. MORIER-GENOUD, notaire, rue Pépinet 1, Lausanne.

Nous avisons le public

et notre nombreuse clientèle qu'étant devenus depuis le 1^{er} septembre

CONCESSIONNAIRES EXCLUSIFS

de toute la publicité des journaux

LA NAZIONE
IL FIERAMOSCA
LA VEDETTA

nous avons établi à partir de cette époque une
SUCCURSALE

2, Via Panzani FLORENCE Via Panzani 2

Pour tous les ordres de publicité, s'adresser directement à

HAASENSTEIN & VOGLER

Concessionnaires des principaux journaux suisses et des organes italiens suivants:

TURIN

Gazetta Piemontese. — Gazetta del popolo della Domenica.

MILAN

Secolo. — Italia agricola. — Mondo umoristico.

FLORENCE

Nazione. — Fieramosca. — Vedetta.

ROME

Tribuna. — Fanfulla. — Capitale.

LAUSANNE, Montreux, Vevey, Sion, Genève, Neuchâtel, Fribourg, Bâle.

FLORENCE, GÈNES, MILAN, ROME, TURIN, etc.

ET SUCCURSALES EN SUISSE ET A L'ÉTRANGER

PARIS GRANDS MAGASINS PARIS

DU LOUVRE

Les plus vastes et les plus beaux du monde.

n7821x-5281

SAISON D'HIVER

Les Grands Magasins du Louvre de Paris ont l'honneur d'informer leur clientèle d'Europe que le magnifique Catalogue illustré des Modes nouvelles en langues FRANÇAISE, ALLEMANDE, ITALIENNE, ANGLAISE, ESPAGNOLE, PORTUGAISE et HOLLANDAISE est actuellement en préparation.

Il sera envoyé par la poste et FRANCO à tous les clients des Grands Magasins du Louvre. Les personnes non clientes qui désireraient le recevoir sont priées d'en faire la demande, par lettre affranchie, à

Monsieur le Directeur des Grands Magasins du Louvre,

à PARIS.

Les Grands Magasins du Louvre de Paris ont fondé une maison de réexpédition à Bâle, afin d'éviter les inconvénients fâcheux qui se présentent lorsque l'on se sert d'intermédiaires.

Les envois ont lieu FRANCO DE PORT ET DE DROITS DE DOUANE dans toute la Suisse, à partir de 25 fr., moyennant 3 pour cent ajoutés au montant de la facture.

Les GRANDS MAGASINS DU LOUVRE DE PARIS n'ont aucune succursale en Suisse.

INTERPRÈTES DANS TOUTES LES LANGUES

25 ANS DE SUCCÈS



SE VEND DANS LES
PHARMACIES ET DROGUERIES.

UN ASSOCIÉ OU COMMANDITAIRE

[5220] est demandé par une très importante maison industrielle de la Suisse française, en pleine prospérité. Affaire hors ligne. Apport de 150 à 200,000 fr. Pour renseignements, s'adresser par écrit à M. B. Giroud, case postale 15, Lausanne.

BEAUX RAISINS

DE LAVAUX

Expéditions à fr. 4.50 franco, la caisse de 5 k.
5236 J. Cuénoud, Lutry.

On offre à vendre

[5282] à prix très avantageux les œuvres complètes de Buffon suivies des œuvres de Cuvier et du comte de Lacépède, dernière édition en 400 livraisons ouvrage neuf. S'adresser à la librairie Jacot-Guillarmod, à Vevey.

UN JEUNE HOMME

[5234] de 19 ans cherche à se placer pour apprendre la langue française. Il donnerait la préférence à un café-restaurant, cependant il accepterait aussi une place dans une maison de commerce. Offres sous L. 618 Q, à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lucerne.

5190. Bonnes cuisinières, ainsi que femmes de chambre, parlant allemand, pour hôtels et maisons particulières, cherchent à se placer. M. Schöch, Unt. Hengberg 31, Bâle.

ON DEMANDE

[5287] une cuisinière connaissant bien son service et celui de maison.
S'adresser chez Mme Pillet-Grandjean, avenue Agassiz 1. Inutile de se présenter sans de très bonnes recommandations.

Le soussigné cherche comme

BONNÉ

pour une famille arménienne, à Tiflis, une jeune fille parlant français et allemand.
O. P. Baumgartner, directeur, à Schiers (Grisons). 5302

ON CHERCHE

[5301] pour un petit pensionnat-famille, une jeune demoiselle de la Suisse française, au pair.
S'adresser sous Dc 10908 L, agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne.

CHEVAUX A VENDRE

Th. Dégallier, à Nyon, offre à vendre, de gré à gré, 25 bons chevaux à deux mains. 5303

A VENDRE

par adjudication volontaire en l'étude et par le ministère de M^r Félix Charmot, notaire à Thonon-les-Bains, le jeudi 15 octobre 1891, à 10 h. 1/2 du matin,

UNE BELLE PROPRIÉTÉ

située entre les villes de Thonon et d'Évian, à proximité de Ripailles, lieu dit à la Mulaz-Bregand, composée d'une grande maison d'habitation en bon état, dépendances, scierie, prés, terres, jardins et terres plantées, contenant environ un hectare 62 ares. Vue magnifique sur le lac et les montagnes.

Force motrice de 14 chevaux-vapeur.

Mise à prix: 25,000 fr.

Pour traiter, même avant l'adjudication, s'adresser à M^r CHARMOT, notaire à Thonon-les-Bains, rue Vallon 3. n7510x-5184

A VENDRE

immeubles de rapport.

5253. 1 neuf et bien construit. Rapport annuel environ 7000 fr., prix 120,000 fr.

1 id., rapport annuel environ 5000 fr., prix 70,000 fr.

S'adresser sous H 7815 X, à l'agence Haasenstein & Vogler, Genève.

A vendre ou à louer

la propriété de

BON SECOURS

chemin des Echelettes. 5158

5167. Appartement meublé ou non, de 5 chambres, rez-de-chaussée avec jardin réservé, à Longeraie 2.
S'adresser au 1^{er}, chez M. Guinand, architecte.

A LOUER

[4974] dès le commencement de novembre, pour l'hiver, un joli appartement meublé, de 4 ou 5 pièces, avec cuisine et dépendances. — S'adresser sous chiffre H 10160 L, à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne.

ALOUER

[3032] meublé, le château de Greng, près Morat. S'adresser à M. Berthoud, à Meyriez.

Maison de campagne

près de Lausanne

de 9 pièces et nombreuses dépendances. A louer pour le 25 mars prochain. Eau dans la maison, grand jardin, belle vue. Convientrait pour pensionnat. Prix modéré.

S'adres. au notaire Morier-Genoud, rue Pépinet n° 1. 5295

A REMETTRE

[5221] dans une ville du canton de Vaud (St. Ours d'étrangers), un marchand d'amphiboles très bien situé, avec atelier et jouissant d'une bonne clientèle. — Adresser les offres sous chiffre Hc 10701 L, agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne.

A REMETTRE

dans la H^e-Savoie, dans une ville limitrophe du canton de Vaud, un commerce d'épicerie, mercerie, denrées coloniales, gros et détail, bien achalandé. Position exceptionnelle. Vastes dépendances. Entrée en jouissance de suite.

Complètement remis à neuf. Maison de commerce connue depuis 50 ans. On se reprise de marchandise d'importation et d'exportation la boulangerie, qui est aussi de construction récente.

S'adres. sous chiffre G 10635 L, à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne.

A REMETTRE

Faire-part
Cartes de visite
Enveloppes

DEUIL

sont livrés en 2 heures

PAR

L'IMPRIMERIE VINCENT

Ruelle St-François,

LAUSANNE

3304

MEDAILLE D'OR

L'Exposition Universelle, Anvers 1885

CHOCOLAT



SUCHARD

NEUCHÂTEL, Suisse.

MEDAILLE D'OR

Exposition universelle

Paris 1889.

Prêts [4788] d'argent sur sign^r

à long terme 5 %. Disc.

Ecr. Comptoir d'avances.

147, rue Tolbiac, Paris. (Très sérieux, ne pas confondre).

Un jardinier marié

[5261] connaissant toutes les branches et muni de bons certificats, désire se placer dans une maison bourgeoise. Ecrire sous Vc 10811 L, à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne.

ITALIEN

5245. Un jeune bachelier échangeait des leçons de conversation française contre des leçons de conversation italienne. Avenue de Villamont 15, rez-de-chaussée.

Un chef de salle

[5290] est demandé au grand Hôtel Territet. S'y présenter muni de ses références. Place à l'année.

5298. Une jeune fille connaissant le service de maison, cherche une place de femme de chambre dès le 2 oct. S'adres. à Mlle de Treytorrens, rue de Bourg 26, Lausanne.

DEMANDE DE PLACE

[5288] pour une demoiselle de 18 ans, qui parle déjà un peu le français, dans un bon magasin de détail de la Suisse française comme

VOLONTAIRE

pour se perfectionner dans la langue française.
S'adresser à M. J.-G. Birhsel, à Sumiswald (canton Berne).

ON DEMANDE

[5297] de suite un valet de chambre muni de bonnes recommandations.

S'adresser à l'agence de publicité Haasenstein & Vogler, Lausanne, sous A 10902 L.

On cherche une

compagne de voyage

pour une jeune fille partant pour

Weimar mercredi 7 courant.

S'adresser St-Pierre 12, au 2^e.

Lausanne, 3304